



DISSERTATION

Le poète doit porter le poids de l'homme dans le monde et du monde dans l'homme. Faute de quoi, il parle en fantôme. En vous appuyant sur les textes du corpus et votre culture, vous commenterez cette réflexion de Paul Eluard.

Il y a la poésie pour fleurs de serre de Mallarmé ou Valéry, pur travail sur le langage ; il y a la poésie qui raconte les peines, l'exil, les deuils - c'est Joachim du Bellay - et les amours, Hélène, Marie, Cassandre - c'est Ronsard ; il y a la poésie qui s'engage, résiste, et qui - avec véhémence ou sous le poids de la censure - dénonce les politiques indignes ou tyranniques, ou tout simplement l'éternelle vanité des hommes. Mais il y a une poésie plus âpre, plus profonde peut-être, qui interroge la condition humaine, et qui dit le poids des hommes dans le monde. Et certains poètes vont jusqu'à en faire une condition nécessaire pour écrire. Eluard pouvait ainsi écrire que « *le poète doit porter le poids de l'homme dans le monde et du monde dans l'homme. Faute de quoi, il parle en fantôme.* » Radicale conception de la poésie s'il en est. Mais comment se décline ce « poids du monde dans l'homme ». Parle t-on de la condition humaine, des conditions d'existence particulières - et si variables selon les lieux et les lieux historiques-, ou de la nature humaine ? Car ce poids de l'homme peut peser avec une intensité variable selon l'histoire individuelle de chacun. Pourtant, il semble que ce poids du monde soit une constante, quelles que soient la manière dont le poète ou la poétesse le fait jaillir, sourdre ou suinter de sa poésie.

Nous verrons dans un premier temps que ce poids de l'homme peut-être porté avec allégresse, comme une flamme, une ivresse, une conquête ou au contraire comme au contraire comme une sorte de croix. C'est que la sensibilité propre de l'homme entre en jeu. La manière propre dont il porte le poids de sa propre existence, de sa propre finitude, de sa mort future.

Nous verrons ensuite comment ce poids du monde est aussi un poids de misère, de souffrances, d'horreurs, d'angoisse. Cette angoisse se décline aussi selon la sensibilité des hommes : plus existentielle pour certains, plus métaphysique pour d'autres.

Enfin, nous verrons comment le poète transfigure dans sa poésie toute cette charge humaine, liée à sa condition, à sa nature, à son statut dans le monde, au sexe auquel il appartient aussi. Et que cela donne à sa poésie sa consistance, sa texture, cet « alliage » singulier et ce ton unique au monde.

I Le poids du monde : le poids du temps

Poète éclatant s'il en est, Hugo voit le monde dans une poésie un peu tonitruante, qui parcourt toute l'histoire d'un phare puissant et tout lui sert : la science, la religion, la poésie... La légende des siècles en est la plus vigoureuse expression. Mais au sein de cette immense fresque de l'humanité, un poème montre plus que tout autre la conception optimiste et allègre que se fait le « Mage » de Jersey de l'homme, c'est Abîme - L'Homme. Le titre est expressif : l'homme de soi, est un abîme, et le monde en est un autre. Mais cet abîme, l'homme est appelé à le dominer :

Et j'entre, épouvantant l'ombre que je poursuis,

Dans toutes les terreurs et dans toutes les nuits.

C'est un hymne à la liberté, au cri de libération, le poète est un dieu qui crie au peuple d'accourir et de « manger de l'arbre de vie ». Les images bibliques lui sont particulièrement chères et il ne se prive pas de les exploiter :

« Je reconquiers Éden et j'achève Babel.

Rien sans moi. La nature ébauche ; je termine.

Terre, je suis ton roi. »

Le monde est un abîme, mais cet abîme, le poète le porte, le domine et le maîtrise pour affirmer sa royauté. Pèse-t-il ce monde ? Oui, aucun doute, de tout son poids d'histoire, de cette longue durée où Hugo dresse son phare en se proclamant dieu et roi.

Il est seul de son plat. Ils sont peu à avoir eu autant d'audace, peu qui ont ainsi revendiqué une plume incandescente et d'être plus fort que le monde.

En face, il en est d'autres pour qui le monde pèse comme « un couvercle ». Charles Baudelaire – avec son Spleen - et Jules Laforgue ont senti avec une intensité peu commune la force de cette angoisse, de ce dégoût du monde en eux et au fond d'eux, dont ils se sont sentis « participants ». L'homme selon Hugo et solaire et dominateur, il 'a rien du pauvre *égaré* dans un décor de néant tel que le décrit R. Queneau dans le poème « l'explication des métaphores ». L'homme y est voué à l'impuissance, à la solitude, à l'angoisse. Là où Hugo affirme, la voix poétique de R. Queneau interroge.

Mais quelle est, dira-t-on,

La signification de cette métaphore :

« Mince comme un cheveu, ample comme l'aurore »

Et pourquoi ces naseaux hors des trois dimensions ?

La métaphore est une allégorie de la situation de l'homme, cherchant à sortir du monde à trois dimensions dans lequel il se trouve non pas enfermé, mais égaré, perdu. Perdu dans un *décor inexistant* figure du néant où il doit chercher désespérément son souffle.

C'est que la sensibilité du poète constitue le prisme à travers lequel se réfracte ce monde. La sensibilité mais aussi ce qu'on appelle une « esthétique ». Le romantisme de Hugo accomplit un élan énergétique qui semble le porter d'un seul souffle. Il voit le monde à travers son histoire. Baudelaire le voit à travers son mal-être, son angoisse diffuse et son inspiration parfois alanguie (ou qui le prétend). Mais dans tous les cas, un thème est récurrent pour qui laisse le monde s'imposer dans son œuvre poétique : la souffrance des hommes, le « cri des hommes » (*voir sur le site*).

II Le poids de la souffrance

Car le poids du monde, c'est d'abord le poids de l'infinie souffrance des hommes, le poids des infamies et de l'iniquité. Et la modalité particulière de la poésie quand elle affronte cette souffrance, c'est la prière. Anna de Noailles en a écrit de fort belles, dont celle qui s'ouvre par ces mots :

Mon Dieu, je sais qu'il faut accepter la détresse,

Qu'il faut, dans la douleur, descendre jusqu'en bas,

Le poids du monde se fait sentir dans la modalité du sentiment, de l'émotion et dans la rhétorique qui y adhère :

C'est trop d'être privé de la douce espérance,

D'être comme un forçat serré le long du mur,

Qui ne peut pas prévoir sa juste délivrance,

Car la fenêtre est haute et les verrous sont durs.

Mais c'est bien le même prisonnier de ce monde et de la peine qui exhale la peine et le mal de vivre.

A la souffrance particulière, singulière et au fond toujours incommunicable, répond la colère et le ressentiment. C'est la voix de Jules Laforgue, immense et paradoxale, qui marie pour les hommes la colère et le dégoût, l'infinie compassion et la rage convulsive :

Quand je regarde aller [le] troupeau de mes frères

Fourmilière emportée à travers le ciel sourd

Devant cette mêlée aux destins éphémères,

Devant ces dieux, ces arts, ces fanges, ces misères,

Je suis pris de nausée et je saigne d'amour!

Le titre de ce poème est emblématique : « Enfer ». Car le poids du monde est aussi celui de leurs enfers divers, fabriqués par leur acharnement à la haine et au ressentiment. La poésie alors devient le seul espace où contenir ce trop d'horreur, de peine, l'espace où quelque chose peut se transformer, et se convertir en une plainte (ou une « Complainte ») ; en un cri : « le cri des hommes n'est-il donc rien, Ne se passe t-il rien lorsque passe le temps » ; en un sonnet d'angoisse pure, et c'est Baudelaire : en une impuissance qui entre dans le poème et lui donne la densité unique qui est la sienne, sa coloration propre, au delà de ce qu'on appelle « une tonalité ».

Mais l'angoisse des hommes est d'abord celle du Temps, et de sa fuite inéluctable. Jules Supervielle dans son poème *Les chevaux du temps*, a construit une allégorie presque terrifiante en comparant le temps à des chevaux altérés.

Quand les chevaux du temps d'arrêtent à ma porte

J'hésite un peu toujours à les regarder boire

Puisque c'est de mon sang qu'ils étanchent leur soif.

Cette angoisse fondamentale du temps qui passe emportant la beauté des femmes et la vigueur des hommes est constitutive de la condition humaine. Nul n'y échappe. Certains poètes se sont même essayés à l'exploiter pour rappeler de manière déloyale, à la femme aimée qu'elles seront vieilles « le soir à la chandelle » et qu'il

ne leur restera plus alors que le poids de l'amour passée, et comme consolation, d'avoir été chanté par Ronsard. D'aucunes auraient pu la trouver saumâtre...

Car Vénus pèse aussi de tout son poids. Elle pèse de tout un poids de désirs et de parfums lourds. Avant qu'elle ne s'habille de lin, et ne devienne Madeleine par la plume inspirée d'Emile Verhaeren : « Habille-toi de lin Vénus, habille toi de lin et pitié profonde »... car c'est de pitié profonde dont le monde des hommes a besoin.

III L'amour et le poids des choses

En attendant la tunique de lin, l'Eros semble le seul contrepoids en l'homme-poète capable d'atténuer ce poids du monde. Chez les poétesses il s'éloigne et ce n'est plus alors que le lyrisme de l'abandonnée, de celle qui pleure l'amant parti, l'amour enfui, le souvenir des caresses anciennes. Louis Labé, Anna de Noailles, Marguerite Desbordes-Valmore ont ainsi chanté cette affaire de l'amour charnel, avec une audace que les féministes d'aujourd'hui devraient célébrer. C'est sans doute le poids des femmes dans le monde que d'avoir rappelé certaines choses oubliées : une autre manière de dire le poids du monde, d'intégrer la nature, non comme un décor inexistant, mais comme un univers de beauté. Et l'homme et la femme, non pas égarés, perdus, ou clamant des solennités poétiques, mais le contemplant dans une lumière de premier matin.

Ce poids du monde peut aussi se manifester dans la pure compassion, et c'est alors la poésie de Francis Jammes, celui qui veut entrer au paradis avec les ânes. C'est le regard d'un saint François poète, qui parle aux oiseaux et aux fleurs, entend le chant de la terre et le murmure des sources enfouies ou peut-être des germinations futures, quand « amour et vérité se rencontrent », que « justice et paix s'étreignent ». C'est le poids du monde qui vient, le poids d'un monde meilleur, où commence à sourdre le poids de l'espérance, l'espérance folle ou affolée de liberté. Elle est chantée dans les époques noires, dans les époques martyres, quand les hommes deviennent des loups et entrent dans Paris. Dans ces époques sombres, le poids de l'histoire doit entrer dans les hommes qui ne veulent pas voir, qui préfèrent ignorer. Et les poètes deviennent alors les chantres de l'espérance et de la liberté, ils parlent de la France, de Paris, d'Elsa, et c'est ainsi que le poids des hommes entre dans l'histoire, entre dans le monde, et qu'un pays devient grand non seulement par le sang versé pour des causes justes et pour sa liberté, mais grand par sa littérature, qui va peser de tout son poids de mémoire collective.

Mais la roue du temps tourne, et revient le temps de la volupté, de la douceur d'une terre privilégiée où une voix peut murmurer de nouveau ses menaces exquises:

« Quand l'ombre est rouge, sous les roses

(...)

Et que se taisent les colombes

Parle tout bas si c'est d'amour

Au bord des tombes »

Pierre-Paul Toulet rappelle en trois tercets que l'humble regard porté sur les choses est sans doute l'une des modalités pour faire surgir dans tout ce poids, au milieu des tombes, un peu de cette légèreté qui seule peut rendre le monde supportable. Et avec la légèreté retrouvée, un peu de silence dans l'effrayante clameur qui accompagne le poids du monde. Et ainsi la poésie peut contribuer à faire que le poids des hommes dans le monde ne soit pas seulement un poids de haine, mais aussi, enfin et surtout, un poids d'amour.

Et c'est proprement le travail de l'écriture que de convertir ce « poids », cette charge, en quelque chose d'aussi léger, d'aussi immatériel que quelques lignes ou quelques quatrains. Une feuille de papier peut ainsi contenir le poids du monde tel que cet homme là, égaré ou conquérant, angoissé ou fervent, croyant ou incroyant, l'a absorbé en lui avant d'en dire quelque chose et ainsi de mettre au monde un texte qui « pèse », autrement dit qui soit autre chose que du néant.